

L'hon. M. LÉGER: Par l'est du Canada voulez-vous dire les provinces Maritimes, le Québec et l'Ontario?

Le commissaire NICHOLSON: Je désirerais ne pas préciser davantage, parce qu'il y a là des questions qui semblent un peu délicates.

L'hon. M. HOWDEN: Un récent numéro de *Reader's Digest* a publié un article déclarant que la Chine communiste finance par la vente d'opium son effort de guerre, qu'à la fin de la dernière guerre la production ne dépassait pas 1,200 tonnes, qu'aujourd'hui la production atteint 6,000 tonnes, et que cet opium s'exporte sur la côte ouest de l'Amérique du Nord. Je ne me rappelle pas le nom de l'auteur, mais l'article renfermait de piquants commentaires.

Le commissaire NICHOLSON: Le plus récent numéro du *Time* publiait aussi cet article, je crois; c'est une déclaration faite par M. Anslinger, chef du Bureau des stupéfiants des États-Unis.

M. LIEFF: Voulez-vous dire au Comité, commissaire Nicholson, pourquoi les toxicomanes tendent à se masser dans une localité particulière? Y a-t-il des raisons spéciales que vous puissiez préciser?

Le commissaire NICHOLSON: Je vais dire ce que je puis. Un ou deux facteurs pourraient se considérer au sujet de Vancouver, qui semble au tout premier rang à l'heure actuelle. D'autres villes pourtant ont occupé cette position à certains moments. Je crois que les possibilités d'approvisionnement et le climat y ont quelque chose à faire.

L'hon. M<sup>me</sup> HODGES: Que vient faire le climat là-dedans?

Le commissaire NICHOLSON: Les toxicomanes désirent garder aussi bas que possible les frais normaux d'existence, afin de pouvoir dépenser en drogues tout leur argent. S'ils résident à Montréal ou à Ottawa, ils requièrent des vêtements lourds, tandis qu'à Vancouver les vêtements plus légers suffisent.

L'hon. M<sup>me</sup> HODGES: Je comprends. Je pensais que peut-être certain climat incitait à la toxicomanie.

Le commissaire NICHOLSON: Il y aurait une question de flux et de reflux; c'est difficile de donner des précisions. En outre, qui se ressemble s'assemble; les groupes de ce genre trouvent de nouveaux membres.

M. LIEFF: Ils ont leur propre vie sociale, qui leur convient.

Le commissaire NICHOLSON: Oui, ils ont leurs petits groupes et leurs vastes groupes.

M. LIEFF: Et leurs propres modes d'existence.

Le commissaire NICHOLSON: Oui. Ils ont une espèce de repaire, de lieu où ils peuvent vivre le meilleur marché possible. En plus, ils doivent entretenir leur manie par le crime; et ils préfèrent les endroits où ils croient avoir plus de chances de voler; les femmes, si la prostitution les intéresse, se dirigent vers les centres où elles en tireront profit.

Le PRÉSIDENT: Commissaire Nicholson, avez-vous entendu dire qu'un grand magasin de Vancouver prétend perdre en moyenne chaque jour de \$200 à \$300 en vols commis par des toxicomanes?

Le commissaire NICHOLSON: J'ai entendu plusieurs déclarations de ce genre, sénateur. Je ne saurais préciser le montant, mais c'est sans doute la sorte de crime à laquelle les toxicomanes s'adonnent beaucoup. D'ordinaire, ils se sentent attirés non vers les crimes violents, mais plutôt vers le vol à l'étalage et les larcins.

Le PRÉSIDENT: J'ai pensé, si des vols de \$200 à \$300 ont lieu dans un magasin, que les voleurs doivent passer ces marchandises à des receleurs. Il va de soi que les marchandises volées de cette manière se destinent à la